Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

29 | 2019

Varia

La crise, une notion politique héritée des Grecs ?

Is crisis a political notion come from ancient Greeks?

Vivien Longhi

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/anabases/8447>

DOI : 10.4000/anabases.8447

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 14 avril 2019

Pagination : 21-35

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Vivien Longhi, « La crise, une notion politique héritée des Grecs ? », *Anabases* [En ligne], 29 | 2019, mis en ligne le 14 avril 2021, consulté le 05 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/8447> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.8447>

ANABASES

Traditions et Réceptions de l'Antiquité

N° 29

2019

Juliette Ernst *Sculptures onctueuses de Meekyoung Shin* Théâtre antique et travaux savants dans la Première modernité
L'Antiquité dans la peinture (1791-1880) Réception d'Ovide Pierre Grimal

ANABASES
Traditions et Réceptions de l'Antiquité
Revue de l'équipe de recherche E.R.A.S.M.E.
Université Toulouse-Jean Jaurès (UT2J)

Anabases dispose d'un Comité de lecture international. Chaque article envoyé à la rédaction est soumis, une fois anonymisé, à l'expertise de deux spécialistes qui rendent un rapport écrit. Les deux rapports anonymisés sont transmis à l'auteur qui tient compte des observations en vue de la publication.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Germaine AUJAC (université Toulouse-Jean Jaurès : histoire de la géographie et des sciences antiques)
Florence BOUCHET (université Toulouse-Jean Jaurès : littérature médiévale)
Hinnerk BRUHNS (CNRS : histoire économique et sociale ancienne et contemporaine)
Paulo BUTTI DE LIMA (université de Bari : historiographie et réception de l'Antiquité)
Luciano CANFORA (université de Bari : littérature et histoire anciennes, historiographie)
Giovanna CESERANI (Stanford University : histoire intellectuelle et historiographie de la tradition classique)
Temístocles CEZAR (université de Porto Alegre : historiographie moderne)
Serafina CUOMO (University of London, Birkbeck College : histoire des mathématiques et des sciences)
Paul DEMONT (université de Paris Sorbonne : philologie grecque et héritage classique)
Marie-Laurence DESCLOS (université de Grenoble II : philosophie de l'Antiquité)
Olivier DEVILLERS (université de Bordeaux 3 – Michel-de-Montaigne : littérature et historiographie latines)
Andrea GIARDINA (Istituto italiano di scienze umane : histoire du monde romain et de ses réceptions)
Ève GRAN-AYMERICH (AIBL : histoire de l'archéologie et des transferts culturels)
François HARTOG (EHESS : historiographie ancienne et moderne)
Geneviève HOFFMANN (université de Picardie : histoire des mondes grecs)
Christian JACOB (CNRS/EHESS : histoire comparée et épistémologie des savoirs)
Suzanne MARCHAND (Louisiana State University : histoire du classicisme et de l'orientalisme)
Wilfried NIPPEL (Humboldt Universität Berlin : histoire et historiographie de l'Antiquité)
Sylvie PITTIA (université de Paris I-Panthéon Sorbonne : histoire et historiographie du monde romain)
Stéphane RATTI (université de Franche-Comté – Besançon : philologie et héritage latin)

COMITÉ DE RÉDACTION

Jacques ALEXANDROPOULOS, Marielle de BÉCHILLON, Corinne BONNET, Laurent BRICAULT, Clément BUR,
Philippe FORO, Adeline GRAND-CLÉMENT, Anne-Hélène KLINGER-DOLLÉ, Véronique KRINGS,
Thibaud LANFRANCHI, Claudine LEDUC, Pascal PAYEN, Grégory REIMOND, Catherine VALENTI

ÉDITEUR RESPONSABLE

Pascal PAYEN
Université Toulouse-Jean Jaurès (UT2J)

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Anthony ANDURAND / Clément BERTAU-COURBIÈRES / Corinne BONNET / Clément BUR /
Adeline GRAND-CLÉMENT / Anne-Hélène KLINGER-DOLLÉ / Véronique KRINGS /
Catherine VALENTI (université Toulouse-Jean Jaurès) / Noémie VILLACÈQUE (université de Reims)

SITES WEB

<http://plh.univ-tlse2.fr>
Revues.org : <http://anabases.revues.org>

ABONNEMENT ET VENTE AU NUMÉRO

Éditions De Boccard - 4, rue de Lanneau - 75005 Paris
info@deboccard.com - www.deboccard.com
Tél. : 0033/(0)143260037 - Fax : 0033/(0)143548583

ANABASES

Traditions et Réceptions de l'Antiquité

N° 29

2019

E.R.A.S.M.E.

Université Toulouse - Jean Jaurès

Sommaire

N° 29 - 2019

Historiographie et identités culturelles

Ilse HILBOLD

- Les archives d'une bibliographe des sciences de l'Antiquité :
Juliette Ernst et la fabrique des relations internationales 13

Vivien LONGHI

- La crise, une notion politique héritée des Grecs ? 21

Mireille LACAVE-ALLEMAND et Michel LACAVE,

- L'Antiquité dans la peinture en France, 1791-1880 :
une analyse quantitative à travers les Salons et les Prix de Rome 37

Tiphaine BESNARD

- Du *Weathering Project* aux autoportraits en *Venus* :
Les sculptures onctueuses et savonneuses de Meekyoung Shin 71

Traditions du patrimoine antique

Dossier dirigé par Pascale Paré-Rey et Malika Bastin-Hammou,
« La réception du théâtre antique dans les travaux savants de l'Europe
de la Première modernité »

Malika BASTIN-HAMMOU et Pascale PARÉ-REY

- « La réception du théâtre antique dans les travaux savants
de l'Europe de la Première modernité » 89

Kevin BOVIER

- Rétablir la métrique de Térence au xvi^e siècle :
le cas du *Iudicium* de Glaréan (1540) 93

Brice DENOYER	
L'héritage de la métrique antique dans l'alexandrin français au xvi ^e siècle	107
Giovanna DI MARTINO	
<i>Vittorio Alfieri's tormented relationship with Aeschylus:</i> <i>Agamennone between Tradition and Innovation</i>	121
Marco DURANTI	
La condanna del prologo diegetico euripideo dagli scoli antichi ai trattati del Cinquecento	135
Rosario LÓPEZ GREGORIS	
L'influence de l' <i>Arte nuevo de hacer comedias</i> de Lope de Vega dans l'usage des modèles classiques latins en Espagne pendant le Siècle d'or et le Baroque »	149
Cressida RYAN	
Sophoclean scholarship as a tool to interpret eighteenth-century England	161
Záviš ŠUMAN	
Axiologie critique de La Mesnardière	179

Archéologie des savoirs

Dossier dirigé par Cristina Noacco	
« 2000 ans déjà... Aspects de la réception d'Ovide »	193
<i>I. La réception d'Ovide au Moyen Âge</i>	
Jean-Marie FRITZ et Cristina NOACCO	
Lire Ovide au xii ^e siècle : Arnoul d'Orléans commentateur des <i>Métamorphoses</i>	195
Franck COULSON	
Le mythe de Pythagore dans le commentaire « Vulgate » des <i>Métamorphoses</i>	215
Marylène POSSAMAÏ	
Comment éditer l' <i>Ovide moralisé</i> : le problème de la mise en page du manuscrit Rouen Bm O.4	225
Anneliese POLLOCK RENCK	
Les <i>Héroïdes</i> à la fin du Moyen Âge : pour une définition élargie de l'acte traducteur	239

II. La réception d'Ovide à l'époque moderne

Fátima DíEZ PLATAS et Patricia MEILÁN JÁCOME

- Le poète dans son œuvre. Ovide dans les images des *Fasti*
et des *Tristia* entre les xv^e et xvi^e siècles 255

Ana Paula REBELO CORREIA

- Les représentations des *Métamorphoses* d'Ovide
dans les azulejos portugais. Influence des modèles gravés français 269

Sarah REY

- Figures d'Orphée au cinéma 277

Actualités et débats

Marine LE BAIL

- La modernité littéraire serait-elle affaire d'Antiquité(s) ?
*Œuvres & Critiques : La contribution de l'archéologie à la genèse
de la littérature moderne*, XLII, 1, René Sternke dir., 2017, 338 p. 291

Lire, relire la bibliothèque des sciences de l'Antiquité

ÉRIC MORVILLEZ

- « Les *Horti Tauriani* de Pierre Grimal
ou les prémices des *Jardins romains* » 301

Pierre GRIMAL

- « Les *Horti Tauriani*. Étude topographique sur la région
de la Porte Majeur », *MEFRA*, tome 53, 1936, p. 250-286 313

L'atelier de l'histoire : chantiers historiographiques

L'Antiquité au musée (coordonné par Adeline Grand-Clément) (6)

AuréliE RODES, Catherine VALENTI

- Les Gaulois au musée 355

L'Atelier des doctorants (coordonné par Adeline Grand-Clément) (16)

Andrea AVALLI

- La question étrusque dans l'Italie fasciste 360

Droit et réception de l'Antiquité
(coordonné par Marielle de Béchillon et Hélène Ménard) (6)

Entre Clio et Thémis. Entretien avec Dario Mantovani, réalisé par
Hélène Ménard (Maître de Conférences d'Histoire romaine, à l'Université
Paul Valéry - Montpellier III), le 22 juin 2018, à l'occasion de la parution
aux Belles Lettres du livre *Les juristes écrivains de la Rome antique.*
Les œuvres des juristes comme littérature (juin 2018) et de la création
de la chaire « Droit, culture et société de la Rome antique »
au Collège de France (1^{er} novembre 2018) 365

Comptes rendus

Philippe BORGEAUD et Sara PETRELLA

Le singe de l'autre.

Du sauvage américain à l'histoire comparée des religions (A. Guedon) . . . 371

Roberta CASAGRANDE-KIM, Samuel THROPE et Raquel UKELES (éd.)

Romance and reason. Islamic transformations of the classical past

(Cl. Bertau-Courbières) 373

Hinnerk BRUHNS

Max Webers historische Sozialökonomie.

L'économie de Max Weber entre histoire et sociologie (Th. Lanfranchi) . . . 374

Andrea Cozzo

Riso e sorriso, e altre saggi sulla nonviolenza nella Grecia antica,

(Fr. Pr. Barone) 377

Franz CUMONT

Manichéisme (St. Ratti) 378

Emmanuelle HÉNIN et Valérie NAAS (dir.)

Le mythe de l'art antique (Cl. Evrard) 380

Jacques JOUANNA, Henri LAVAGNE, Alain PASQUIER,

Véronique SCHILTZ et Michel ZINK (éd.)

Au-delà du Savoir : Les Reinach et le Monde des Arts (G. Hoffmann) 382

Mario LIVERANI

Imagining Babylon: The Modern Story of an Ancient City (C. Bonnet) 386

Françoise-Hélène MASSA-PAIRAULT, CLAUDE POUZADOUX (dir.)

Géants et Gigantomachie entre Orient et Occident (C. Giovénal) 387

Scott MCGILL, Joseph PUCCI (éd.)

Classics renewed. Reception and Innovation in the Latin Poetry

of Late Antiquity (S. Clément-Tarantino) 389

Maxwell T. PAULE	
<i>Canidia, Rome's First Witch</i> (C. Landrea)	391
Jessica PRIESTLEY, Vasiliki ZALI (éd.)	
<i>Brill's Companion to the Reception of Herodotus in Antiquity and Beyond</i> (O. Gengler)	392
Salvatore QUASIMODO	
<i>La Lyre grecque</i> (M. Bianco)	395
Brett M. ROGERS, Benjamin Eldon STEVENS (éd.)	
<i>Classical Traditions in Modern Fantasy</i> (M. Scapin)	397
Maria Teresa SCHETTINO et Céline URLACHER-BECHT (dir.)	
<i>Ipse dixit. L'autorité intellectuelle des Anciens : affirmation, appropriations, détournements</i> (C. Psilakis)	398
Guy G. STROUMSA	
<i>Religions d'Abraham : histoires croisées</i> (D. Lorin)	400
Jean YVONNEAU (éd.)	
<i>La Muse au long couteau. Critias, de la création littéraire au terrorisme d'État</i> (G. Hoffmann)	405
Résumés	409
Index	423

The background of the page is a light gray color with a white, stylized floral and leaf pattern. The pattern consists of various shapes: long, pointed leaves, circular buds, and a large, stylized flower with five petals at the bottom center. The lines are smooth and flowing, creating a decorative and elegant look.

Historiographie et identités culturelles

La crise, une notion politique héritée des Grecs ?

Vivien LONGHI

La crise est une notion polysémique de la modernité, un concept à la fois mal déterminé et surdéterminé : son extension est très large et son unité conceptuelle difficile à définir. C'est précisément en réaction à ce flou que Paul Ricœur cherche à élaborer une définition du concept qui puisse dépasser et subsumer ses nombreuses acceptions « régionales » dans un article qui s'appuie sur les travaux de l'historien allemand Reinhart Koselleck, dont il sera souvent question dans le présent travail¹. Face à la difficulté qu'il y a à la définir, la recherche d'une origine ancienne de la notion est une tentation permanente, un passage bien souvent obligé de toute réflexion préliminaire sur la crise². Les sens « originaux », anciens, permettent-ils toutefois de vraiment mieux comprendre les

¹ P. RICŒUR, « La crise, un phénomène spécifiquement moderne ? », *Revue de Théologie et de Philosophie*, 120, 1988, p. 1-19.

² Ainsi font André BÉJIN et Edgar MORIN dans leur « Introduction » au numéro de la revue *Communications* sur « La notion de crise » (1976) : « Dans les champs de ses premières efflorescences pourtant, la notion de crise se pouvait appréhender sans que l'ambiguïté déjà attachée à son emploi nuisît par trop à ce dernier. Dans la langue religieuse de la Grèce ancienne, le terme *krisis* signifiait : interprétation (du vol des oiseaux, des songes), choix (des victimes sacrificielles) ; dans le vocabulaire juridique, il exprimait l'idée d'un jugement, d'une décision ne résultant pas mécaniquement des preuves. Rapporté à la tragédie grecque, le mot désignait un événement qui, tranchant et jugeant, impliquait, à la fois, tout le passé et tout l'avenir de l'action dont il marquait le cours. Pour la médecine hippocratique, le vocable dénotait un changement subit dans l'état d'un malade, repéré dans le temps ("jours critiques") et dans l'espace (modes de transport et d'évacuation de la "matière morbifique"). », p. 1.

usages modernes ? Y a-t-il d'ailleurs tout bonnement une métaphore de la crise politique chez les Anciens qui puisse se trouver à la source de la notion moderne ou lui être comparable ?

La notion moderne de crise et ses origines fantasmées : le cas Thucydide

Un bref passage par des usages non critiques de la notion de crise ne sera d'abord pas inutile. Il est fréquent d'entendre dans le discours politique et médiatique l'idée selon laquelle la crise est un danger mais aussi une opportunité. En effet, le mot ancien de κρίσις ne désigne-t-il pas lui-même à la fois la « crise » et la « décision » ? Vivre la crise, souffrir de la crise, c'est donc apprendre à décider, se voir dans l'obligation de le faire. De tels jeux de mots étymologiques se retrouvent notamment dans les discours politique ou managérial³. La référence au vocabulaire grec, signe de distinction et d'érudition philosophante, a aussi le mérite de rappeler le volontarisme du dirigeant : malgré la crise, il faut conserver toute sa *détermination*, sa force de décision, et sa volonté de réforme intacte. Notons au passage que ces associations de la notion de crise à celle de décision se rapprochent de la définition de la crise donnée par Gramsci dans ses *Cahiers de prison*. La crise y est conçue comme le terrain de l'occasionnel, un moment possible de dissolution des hiérarchies, lorsque se désagrège progressivement le bloc hégémonique qui structure le capitalisme organique⁴. Avec ces allusions ponctuelles faites à la *krisis*, en son double sens de crise et de décision, on reste encore loin d'une approche historique ou anthropologique précise de la culture grecque. La référence à la Grèce reste de l'ordre du prétexte rhétorique pour caractériser une volonté politique d'agir malgré la difficulté des temps.

C'est chez les historiens qu'on pourra lire les meilleurs efforts pour relever ce qu'une conception moderne de la crise pourrait devoir à des « origines » grecques.

³ C'était un des éléments de langage du candidat socialiste Benoît Hamon lors de la campagne présidentielle française de 2017, qui recourait aussi à la définition de la crise donnée par Gramsci. Pour le discours managérial, voir pour exemple la présentation d'une université d'été à Montpellier, à destination d'entrepreneurs et de dirigeants politiques, avec le recours au mot grec pour expliquer la crise, <http://labex-entreprendre.edu.umontpellier.fr/files/2012/01/Programme-7%C3%A8me-Universit%C3%A9-dEte.pdf>

⁴ L'analytique des « crises organiques » est donnée notamment par Gramsci au cahier n°13 des *Cahiers de prison*. Voir sur ce point A. GRAMSCI, *Une anthologie des Cahiers de prison*, sélection et présentation par R. KEUCHEYAN, Paris, 2012, ainsi qu'une conférence en ligne de R. KEUCHEYAN, « Une crise d'hégémonie ? Gramsci et la crise du capitalisme », carnets du séminaire « Pensées critiques contemporaines » de l'EHESS, 2011, <https://pcc.hypotheses.org/21>

Dans la revue *Communication* de 1976, parue peu après le premier choc pétrolier et réunissant les contributions d'intellectuels ou d'universitaires autour de la crise, l'historien et historiographe Randolph Starn se penche sur l'origine de la notion, regrettant son flou conceptuel chez les historiens⁵. Or, selon lui, la crise est bien là dès le début de l'écriture de l'histoire chez Thucydide. Son raisonnement sur la crise mérite d'être commenté. Tout en reconnaissant que les emplois de κρίσις chez l'auteur grec ne se font pas au sens de crise, mais se rencontrent dans le domaine de la décision politique ou militaire⁶, Starn opère un rapprochement serré entre médecine ancienne et historiographie. Les médecins élaboreraient en effet une notion de crise dont ils rendraient possible « l'extension ». Thucydide réutiliserait ce « schéma » de la crise dans sa description de la peste d'Athènes et plus largement dans tout son développement historique⁷. Loin des racontars et des fables hérodotéennes, Thucydide, « père de l'histoire scientifique », identifierait des moments clefs dans son récit. La crise serait assimilable à ces *turning points*, moments d'éclatement de la vérité dans une conception dramatique et tragique tout à la fois de l'histoire. C'est sans doute un raisonnement sous-jacent de ce type qui conduit Jacqueline de Romilly à traduire, à l'orée de la guerre du Péloponnèse, le mot κρίσις par crise, donnant le « la » d'une histoire « de la plus grande crise » que le monde ait connu⁸.

⁵ R. STARN, « Métamorphoses d'une notion. Les historiens et la crise », in E. MORIN et A. BÉJIN dir., *La notion de crise*, revue *Communications*, 1976. L'article d'Emmanuel LEROY LADURIE, « La crise et l'historien », dans le même collectif (p. 19-33) rappelle en effet bien la très large extension qui peut être faite du terme dans l'historiographie.

⁶ Pour un relevé de ces moments de décision (κρίσις) chez l'historien voir C. W. MACLEOD, *Collected Essays*, New-York, 1983, p. 387-389 ainsi que G. E. M. DE SAINTE CROIX, *The Origins of the Peloponnesian War*, Londres, 1972, p. 297 sq.

⁷ R. STARN, « Métamorphoses d'une notion... » : « Ce sont les médecins grecs qui ont rendu possible l'extension la plus importante et la plus intéressante de la signification du mot. Selon le traité hippocratique *Des affections*, 'une crise dans les maladies, c'est ou une exacerbation, ou un affaiblissement, ou une métapose en une autre affection, ou la fin'. Ce schéma, Thucydide l'employa avec pertinence dans sa description bien connue de la peste d'Athènes et de l'inexorable progression de celle-ci vers les crises des septième et neuvième jours. Familier de la méthode hippocratique, Thucydide l'a peut-être adoptée comme modèle d'explication historique, comme procédé rationnel pour établir les faits et les ordonner en schémas de développement. »

⁸ Thucydide, I, 1 : « Thucydide d'Athènes a raconté comment se déroula la guerre entre les Péloponnésiens et les Athéniens. Il s'était mis au travail dès les premiers symptômes de cette guerre (ἀρξάμενος εὐθὺς καθισταμένου) ; et il avait prévu qu'elle prendrait de grandes proportions et une portée passant celle des précédentes. Il pouvait le conjecturer parce que les deux groupes étaient, en l'abordant, dans le plein épanouissement de toutes leurs forces (τεκμαιρόμενος ὅτι ἀκμάζοντες) ; et d'autre part,

Si la reconstruction du lien entre Thucydide et la médecine peut sembler évidente⁹, il faut toutefois souligner les raccourcis sur lesquels elle repose, tout au moins pour la notion de crise qui nous intéresse. Il n'y a pas d'occurrence de κρίσις chez Thucydide qui puisse correspondre à la notion médicale¹⁰. L'argument de la proximité de Thucydide avec les médecins n'est pas suffisant pour considérer qu'il fait sienne toutes les notions médicales et leur accorde une égale importance. Il n'est pas fait par exemple mention de crise dans le récit de la peste d'Athènes, contrairement à ce qu'affirme Starn. En réalité, l'universitaire américain se contente de mettre en avant le goût de Thucydide pour l'analyse méticuleuse des événements, qu'il compare à un regard médical, et sa tendance à structurer son récit autour de climax dramatiques. Ces deux aspects de l'écriture de l'histoire qu'il affirme voir chez l'auteur ancien lui suffisent à supposer l'existence d'une notion de crise ancienne, dans un raisonnement rapide tout autant du point de vue philologique que de celui de l'analyse des concepts historiques.

Une autre analyse, plus récente, fait encore de Thucydide un historien des crises. C'est celle de Myriam Revault d'Allones. Dans la *Crise sans fin*, la philosophe considère à son tour que c'est chez l'historien grec qu'il faut chercher la première réflexion politique sur la crise. On retrouve les mêmes raccourcis philologiques que chez Starn. Myriam Revault d'Allones travaille à partir de l'occurrence du mot crise qu'on lit dans la traduction française de Jacqueline de Romilly (qui, on l'a vu, traduit ainsi le mot grec κρίσις). Par un singulier retour à l'original, qui est en fait la fabrication d'un faux concept grec, la philosophe « hellénise » ensuite la crise, en la qualifiant de *krisis*¹¹. Or, il faut rappeler ici que la κρίσις thucydidéenne, dans

il voyait le reste du monde grec se joindre à chaque camp (καὶ τὸ ἄλλο Ἑλληνικὸν ὄρων ξυνιστάμενον), aussitôt ou en projet. Ce fut bien la plus grande crise (κίνησις γὰρ αὕτη δὴ μεγίστη) qui émut la Grèce et une fraction du monde barbare : elle gagna pour ainsi dire la majeure partie de l'humanité » (trad. J. DE ROMILLY, CUF).

⁹ Voir J. DE ROMILLY, *Histoire et Raison chez Thucydide*, Paris, 1967, et G. RECHENAUER, *Thucydides und die hippokratische Medizin*, Zurich, 1991, livre dont un chapitre est d'ailleurs intitulé : « Thucydide historien des crises ».

¹⁰ Voir l'article de J. JOUANNA, « Causes et crises chez les historiens et les médecins d'époque classique », in S. FRANCHET D'ESPÈREY, V. FROMENTIN *et al.* (dir.) *Fondements et crises du pouvoir*, Bordeaux, 2003, p. 217-235, qui est justement une critique de l'usage de la notion de crise pour commenter Thucydide fait par G. RECHENAUER dans *Thucydides und die hippokratische Medizin*. L'historien de la médecine et philologue constate l'absence de la notion médicale chez l'historien.

¹¹ M. REVAULT D'ALLONES, *La crise sans fin. Essai sur l'expérience moderne du temps*, Paris, 2012, p. 21 : est ainsi évoquée la « *krisis* grecque », comme équivalent de la crise politique moderne.

ses contextes militaires, désigne avant tout la fin des hostilités¹². La guerre inouïe dont l'historien veut entreprendre le récit se caractérise justement – et c'est ce qui en fait le caractère exceptionnel – par le fait qu'elle ne parvient pas à une *κρίσις*. Le même lexique de la décision militaire se trouvait déjà dans les poèmes homériques¹³. Plus tard, Xénophon jouera aussi de ce vocabulaire pour souligner le caractère indécidable et particulièrement cruel de la guerre du Péloponnèse¹⁴. Il y a une véritable inversion sémantique entre la *κρίσις* des historiens grecs, décision du conflit – qu'elle soit accomplie ou non – et la crise moderne, état d'incertitude et de désordre. Thucydide, comme Xénophon soulignent bien que la guerre qu'ils décrivent n'a pas de *κρίσις*, et non pas qu'elle est une *κρίσις*.

L'entorse à la philologie pourrait toutefois s'avérer un problème mineur et il faut aller au-delà de cette première critique. Faute du mot, l'idée de crise pourrait tout de même se trouver chez l'historien ancien. Mais quelle idée de crise retenir dès lors ? Pour la philosophe Myriam Revault d'Allones, la crise est une notion qui permet de traduire une certaine compréhension par l'historien grec des événements de son temps. Thucydide constaterait l'inventivité croissante des hommes. Dans l'univers grec du v^e siècle, les innovations, la puissance immense nouvellement acquise par Athènes et Sparte, feraient reculer le passé dans des temps anciens. S'établirait une sorte de brèche temporelle et de malaise. Autrement dit le passé ne pourrait plus être un modèle. La débauche de violences

¹² Thucydide, I, 23 : « Dans les faits antérieurs, l'événement le plus important fut la guerre médique : celle-ci, cependant, fut promptement tranchée (*ταχέϊαν τὴν κρίσιν ἔσχεν*) par deux combats sur mer et deux sur terre ; cette guerre-ci, au contraire, se prolongea considérablement et comporta pour la Grèce des bouleversements comme on n'en vit jamais dans un égal laps de temps. » (trad. J. DE ROMILLY, CUF). En IV, 20, 2, le conflit autour de Pylos est aussi interminable (*ἔτι δ' ὄντων ἀκρίτων*). C'est un composé privatif de *κρίνειν* qui est utilisé.

¹³ Pour une étude du vocabulaire de *κρίνειν* dans l'épopée, je renvoie à la première partie du livre issu de ma thèse de doctorat, à paraître aux Presses du Septentrion, Lille, en 2019, *Krisis. Imaginaires de la décision génératrice (épopée, médecine grecque et dialogues de Platon)*.

¹⁴ L'ultime page des *Helléniques* de Xénophon, VII, 5, 26-27, offre un tableau stupéfiant de la guerre qui se termine sans vainqueur ni vaincu, où chacun se comporte en vainqueur sans que l'autre camp ne lui conteste cette arrogance. Pour Xénophon, un dieu a fait en sorte que chacun puisse établir des trophées, se croie vainqueur. Le dieu devient le garant de cet état incertain de suspension du combat. Le trouble et l'*ἀκρισία*, littéralement l'absence de *κρίσις* sont encore plus grands qu'auparavant en Grèce conclut l'historien. La guerre a accouché d'un désordre qui se prolonge sans fin. Sur cette dernière page des *Helléniques*, je renvoie à P. PONTIER, *Trouble et ordre chez Platon et Xénophon*, Paris, 2006, p. 66-68, ainsi qu'à P. PAYEN, *Les revers de la guerre en Grèce ancienne : histoire et historiographie*, Paris, 2012, p. 292-293.

et les nouvelles capacités techniques créeraient aussi une incertitude profonde sur l'avenir. Le présent serait sous le signe de l'inouï¹⁵. Dans le même temps, avec cette conscience de la radicale nouveauté du présent et de l'inflation des possibles, le tragique continuerait d'imprégner la vision du monde de l'auteur. La contingence continuerait de s'imposer face à l'inventivité des hommes. La crise donc, au croisement d'un passé dépassé et d'un futur qui ne se laisse pas voir. La crise encore et toujours comme moment de révélation quasi-théologique des erreurs humaines¹⁶.

Une telle idée de crise, conçue comme moment de la conscience historique et comme nouveau régime de temporalité, rappelle des élaborations philosophiques. Crise il y a quand l'écart se creuse entre espace d'expérience et horizon d'attente, comme le rappelle Ricœur, reprenant lui-même ces deux *topoi* de la conscience historique à Koselleck¹⁷. Chez l'historien allemand, la crise est comprise d'abord comme le résultat d'une dialectique historique propre au XVIII^e siècle entre les

¹⁵ M. REVAULT D'ALLONES, *La crise sans fin*, p. 26 : « La conscience de cette nouveauté de la guerre fait précisément s'interroger Thucydide sur ce qui sépare les anciennes guerres et celle dont il entreprend le récit. La crise se situe très exactement à cette jonction de l'ancien et du nouveau [...] La crise est donc au croisement d'un prodigieux pouvoir- (et savoir-) faire et d'une nature humaine marquée par l'emprise des passions irrationnelles. » Ou encore p. 28 : « Mais c'est précisément parce que le régime de temporalité institué, selon Thucydide, par les Athéniens est marqué par l'invention qu'il fait émerger l'idée de "crise" ».

¹⁶ M. Revault d'Allones tempère une vision historiographique moderne de la temporalité critique et dont elle pressent l'anachronisme par le rappel d'une vision tragique propre à l'historien : voir M. REVAULT D'ALLONES, *La crise sans fin*, p. 28-29.

¹⁷ P. RICŒUR, « La crise... », p. 13-14 : « Quel concept à la fois général et déterminé de la crise résulte-t-il de ces catégories, non plus anhistoriques comme celles de la philosophie existentielle, mais transhistoriques ? Essentiellement ceci : lorsque l'espace d'expérience se rétrécit par un déni général de toute tradition, de tout héritage, et que l'horizon d'attente tend à reculer dans un avenir toujours plus vague et plus indistinct, seulement peuplé d'utopies ou plutôt d'"uchronies" sans prise sur le cours effectif de l'histoire, alors la tension entre horizon d'attente et espace d'expérience devient rupture, schisme. Je penserais volontiers que nous tenons là un concept qui, à la fois, garde quelque chose du concept existentiel trop "long" de crise, à savoir son nœud dans la temporalité humaine, et recueille les velléités de généralisation des concepts "régionaux" de crise que je parcours une dernière fois en sens inverse : crise du libéralisme économique, crise des fondements du savoir, crise de légitimité du pouvoir, crise d'identité de la communauté, crise d'équilibre et d'intégration du corps social. ». Pour un retour plus récent de Ricœur sur Koselleck, voir *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, 2000, p. 388 sq.

bourgeois intellectuels et le souverain¹⁸. Dans le *Futur passé*, elle est le résultat d'un dysfonctionnement du rapport entre espace d'expérience et horizon d'attente¹⁹. La crise est la rupture de ce rapport, un « schisme » selon les mots de Ricœur. Autrement dit, elle désigne un refus de suivre unilatéralement le modèle des expériences passées, et l'absence corrélatrice de certitude sur le modèle à adopter pour l'avenir. La crise est donc pour l'historien un certain rapport entre des *topoi* de la conscience historique, un certain « régime de temporalisation » propre aux Lumières, mais auquel Ricœur souhaite donner une valeur « transhistorique » dans son travail sur la notion de crise.

L'idée de crise ainsi définie grâce à Ricœur et Koselleck est-elle si trans-historique que cela et convient-elle vraiment au récit de Thucydide comme le présuppose Myriam Revault d'Allones ? Thucydide inscrit-il la pensée d'une « crise » au croisement problématique, au point de rupture ou de schisme de ces deux *topoi* de la conscience que sont l'espace d'expérience et l'horizon d'attente ? On se gardera d'apporter une réponse définitive à une question aussi abstraitement posée²⁰. On peut toutefois relever brièvement quelques aspects de l'histoire de Thucydide qui ne coïncident pas avec la conception d'une temporalité en crise, conscience quasi-tragique d'une rupture entre passé et avenir. L'expérience ne saurait être si clairement dépassée et déconnectée du futur chez un historien ancien qui revendique au contraire à plusieurs reprises la connaissance du passé comme facteur d'une meilleure connaissance de l'avenir²¹. Plus largement, la célèbre « archéologie » produite en ouverture remplit une fonction structurante du récit tout entier : elle est en lien avec le présent, qu'elle explique, tout en étant elle-même constituée par le recours à des concepts issus du présent²².

¹⁸ R. KOSSELLECK, *Le règne de la critique*, Paris, 1979 (Berlin, 1959), notamment le chapitre « La crise et la philosophie de l'histoire », p. 107-156, ainsi que l'annexe sémantique p. 164-167, sur le rapport entre « critique » intellectuelle et « crise » politique.

¹⁹ R. KOSSELLECK, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, 1990 (Berlin, 1979), p. 307-329, pour les notions « d'espace d'expérience » et « d'horizon d'attente ».

²⁰ Notons toutefois que dans le champ des études ricœuriennes, Thucydide est un lieu d'expérience pour tester la validité des définitions philosophiques du travail de l'historien. Pour un travail en ce sens, voir M. TOMÉ SOARES, « Histoire et vérité chez Paul Ricœur et Thucydide : *mimesis* et *enargeia* », *Études Ricœuriennes / Ricœur Studies*, 8 (1), 2017, p. 9-31.

²¹ Je renvoie ici au texte canonique qui suit l'archéologie, I, 22, et définit les récits historiques comme « trésor pour toujours ». Cf. aussi II, 48, où le récit de la peste, tout exceptionnelle que la maladie soit, doit permettre de laisser les hommes moins démunis devant les nouvelles pathologies à venir.

²² Voir P. PAYEN « Préhistoire de l'humanité et temps de la cité : l'« Archéologie » de

« L'archéologie » permet évidemment de rappeler que la guerre est un *résultat* : le conflit est précisément une *κίνησις* (I, 1) c'est-à-dire un mouvement préparé, lancé bien en amont des événements, plutôt qu'un éclat ou une rupture, une crise brutale. Des liens d'intelligibilité se tissent tout au long de l'histoire de Thucydide entre passé, présent et avenir, contrairement à ce que laissent entendre l'interprète ricœurienne qui veut faire trop rapidement de ce texte un récit de la crise comprise comme figure de la radicale nouveauté et de l'inintelligibilité du présent. Les échos et les similitudes se multiplient au contraire entre les événements du passé et ceux du présent chez Thucydide²³. Enfin, la rhétorique thucydidéenne de l'exceptionnel et de l'extrême singularité des faits rapportés (I, 1 et 23) n'est pas nécessairement à prendre comme une affirmation absolue de l'unicité et de la radicale nouveauté du temps présent. Si l'historien souligne la nouveauté des drames qu'il décrit, n'est-ce pas aussi pour mieux s'inscrire dans une logique d'émulation et de rivalité avec les historiens qui l'ont précédé²⁴ ? Vu sous cet angle, le *topos* de la nouveauté du temps présent est sans doute paradoxalement un lien de plus au passé de l'expérience et aux récits déjà formulés, avec lesquels il faut se mesurer.

Les tentatives pour trouver une origine antique de la notion moderne de crise chez l'historien Thucydide posent donc différents problèmes. Elles demandent d'abord de faire fi du sens propre de *κρίσις* dans les textes allégués et par là même du grand écart entre le sens de crise moderne et le sens du mot grec, qui dit la résolution prompte plus que le désordre étale. En outre, l'idée moderne de crise, projetée sur les textes anciens, accentue des traits de la conscience historique du temps qui sont en partie inadéquats pour définir la temporalisation thucydidéenne. Enfin, toutes ces analyses reposent sur un présupposé implicite. La crise semble ne pas pouvoir ne pas être une notion politique chez les Grecs. L'analogie entre désordres politique et crise corporelle semble avoir toujours été déjà là. Est-ce si sûr ?

Thucydide », *Anabases*, 3, 2006, p. 137-154, qui montre notamment la prégnance du concept de *polis* pour structurer le récit de « l'archéologie », dès les origines.

²³ Voir E. GOLFIN, « Thucydide avait-il une conception cyclique du temps ? », *DHA*, 29 (1), 2003, p. 9-29, p. 11 *sq.* sur les nombreuses répétitions et les échos dans le récit.

²⁴ L'incipit (I, 1) peut être analysé en ce sens : la radicale nouveauté de la *κίνησις* guerrière se dit dans une introduction signée comparable à celle d'Hérodote. Voir S. HORNBLOWER, *A Commentary on Thucydides*, Oxford, 1991, p. 4-6. L'insistance dès les premiers mots sur le caractère intestin de la guerre entre grec (*ὡς ἐπολέμησαν πρὸς ἀλλήλους*) est aussi un effet de surenchère par rapport à son prédécesseur : l'histoire ici racontée sera plus nouvelle et plus terrible, car elle sera une guerre presque civile. Cf. la mention des guerres médiques en I, 23.

Une métaphore politique de la crise introuvable chez les Grecs ?

Il peut sembler évident de trouver chez les anciens une notion de crise appliquée au champ politique si l'on en juge par l'analogie bien connue, que ce soit dans les contextes épiques ou philosophiques, entre injustice et maladie de la cité²⁵. Les médecins de l'époque grecque classique, de leur côté, fils de la cité, élaborent aussi leur vision du corps à partir d'analogies et de concepts politiques²⁶. Toutefois, chez eux la notion de crise résiste à tout arraisonnement direct à la politique. Elle n'est jamais ouvertement comparée à une décision ou un jugement en cité, sauf dans des textes d'époque romaine, et non sans quelques réserves²⁷. Ce sont les images techniques de la cuisson et du filtrage qui se laissent voir plus directement quand il est question de crise dans les traits de médecine dite hippocratique²⁸. Autrement dit les médecins n'ont pas besoin de définir la crise qu'ils inventent en relation avec la *κρίσις* juridique ou politique. Dans la constellation des analogies techniques dans laquelle elle apparaît, la crise est une action du corps sur lui-même pour se guérir, par un processus de tri ou de combustion²⁹. La valeur souvent positive des crises va avec l'éloge des capacités naturelles de régénération et de guérison. La notion de crise est ainsi au cœur d'une croyance dans les vertus de guérison spontanée de la nature, sur laquelle les nombres sont dits avoir aussi une grande influence³⁰. Les médecins ne construisent donc pas directement leur notion de crise en référence immédiate à une contexte politique ou au moyen de

²⁵ Déjà chez Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, v. 225 sq.

²⁶ Voir des analyses précises G. E. R. LLOYD, *Origines et développement de la science grecque*, Paris, 1990 (Oxford, 1979), p. 61 sq. et p. 253 sq., ou encore G. CAMBIANO, « Pathologie et analogies politiques », in F. LASSERRE et Ph. MUDRY (dir.), *Formes de pensée dans la Collection hippocratique. Actes du IV^e colloque international hippocratique : Lausanne, 21-26 septembre 1981*, Genève, 1983, p. 441-458, et M. VEGETTI, « Metafora politica e immagine del corpo negli scritti ippocratici », in F. LASSERRE et Ph. MUDRY (dir.), *Formes de pensée dans la Collection hippocratique*, p. 459-469.

²⁷ C'est chez Galien, à l'époque romaine, qu'on trouvera à deux reprises l'image du procès, *Commentaire au Pronostic d'Hippocrate*, XVIII b, Kühn, p. 231, ainsi que dans le *De crisibus*, *Galenī opera Omnia*, IX, 2, Kühn, p. 704. Dans un des deux passages, Galien attribue la comparaison à un néophyte ignorant de la médecine.

²⁸ [Hippocrate], *Maladies IV*, 46 pour la comparaison explicite de la crise à filtrage qui s'effectue dans le ventre, et *Ancienne médecine* 19 pour la cuisson par le corps des humeurs malades.

²⁹ J'insiste sur ce point dans l'ouvrage issu de ma thèse à paraître.

³⁰ Pour l'importance des jours critiques dans l'important texte des *Épidémies I-III*, voir notamment V. LANGHOLF, *Medical Theories in Hippocrates, early texts and "Epidemics"*, Berlin-New York, 1990, notamment p. 97 sq.

concepts politiques. La crise n'est pas chez eux une notion qui provient de ou qui se prête à une analogie politique. Qu'en est-il en dehors de la médecine ?

L'enquête peut prendre Platon pour centre. On connaît l'importance des thèmes de la santé et de la médecine chez le philosophe³¹. C'est notamment vrai dans des contextes politiques. Dans la *République*, la cité peut tomber malade, se « gonfler d'humeurs » (τυφώσαν et φλεγμαίνουσιν, II 372 e), quand on y laisse entrer trop de facilités et de denrées diverses. Les juges de la cité sont comparés à des médecins au livre III (408-409). Au livre IV, la justice politique est définie comme l'harmonie de chacun des trois groupes qui composent la cité et ainsi rendue comparable à un état de santé (444 b-e). La dégénérescence de cette cité idéale et juste s'explique ensuite à plusieurs reprises avec des images physiologiques ou botaniques. La pathologie est un autre moyen privilégié pour penser la décadence des cités qui s'éloignent des principes initiaux de justice (VIII, 556 e-557a, par exemple, pour la maladie de la démocratie). Le cadre général de réflexion semble appeler inexorablement la métaphore de la crise. Or, le mot κρίσις n'apparaît pas au sens de crise dans ce récit de décadence³². Et la maladie de la cité ne s'accompagne d'aucune crise qui serait métaphoriquement transposée en politique. Analogie globale et à plusieurs facettes donc entre santé et vie en cité, entre désordre civil et maladie, mais sans aucune notion de crise. Comment expliquer cela ? C'est en revenant aux sens médicaux de la κρίσις que le choix lexical et conceptuel platonicien pourra être éclairé. Dans la médecine du temps de Platon, la κρίσις est conçue comme on l'a vu comme un phénomène globalement positif. Elle est le moment qui rend possible la mise en ordre naturelle de l'organisme, et qui enjoint d'ailleurs au médecin de s'abstenir d'agir pour mieux respecter cette régénération

³¹ Voir M. VEGETTI, *La Medicina in Platone*, Venise, 1995, S. Levin, *Plato's Rivalry with Medicine: A Struggle and Its Dissolution*, New-York, 2014 et P. DEMONT, « Remarques sur le tableau de la médecine d'Hippocrate chez Platon », in L. DEAN-JONES et R. ROSEN (éd.), *Ancient Concepts of The Hippocratic*, Leyde, 2016, p. 61-82.

³² Tout au plus Socrate évoque-t-il en un endroit les procès (κρίσεις) qui ne parviennent pas à restaurer l'ordre dans la cité démocratique une fois que la στάσις entre le groupe oligarchique et l'élément populaire de la cité s'est instaurée. Cf. Platon, *République*, VIII, 565 b 10-c 7. Les torts commis par les frelons du parti populaire poussent les riches, menacés, à se changer en véritable oligarques : « Mais à la fin, quand ils voient le peuple, non par mauvaise volonté, mais par ignorance et séduit par leurs calomnieux, essayer de leur faire du mal, alors, qu'ils le veulent ou non, ils deviennent de vrais oligarques et ce changement involontaire est encore un des maux que produit le frelon en les piquant. – C'est l'exacte vérité. – De là les dénonciations (εἰσαγγελίαι), les procès (κρίσεις), et des luttes (ἁγῶνες) entre les uns et les autres » (trad. E. CHAMBRY, CUF). Notons aussi que le verbe κρίνειν continue de désigner dans ces livres VIII et IX le jugement que le philosophe et ses amis doivent faire sur la vie juste et la vie injuste.

spontanée³³. Dans les contextes platoniciens évoqués plus haut, qui décrivent la décadence progressive d'une cité, il n'y a d'abord pas spécialement de raison que le terme, plutôt chargé de connotations favorables on le voit, apparaisse. L'argument contextuel n'est pas définitif toutefois : le terme pourrait se trouver pour désigner des spasmes, des sursauts, des moments décisifs dans la maladie de la cité, de brèves lueurs d'espoir. Mais plusieurs éléments de la pensée politique platonicienne font obstacle à l'adoption d'une telle notion et à son transfert métaphorique dans le cadre de l'exposé sur le devenir des cités. Tout d'abord, si la cité est largement comparée à un étant naturel, c'est pour souligner sa soumission au devenir et son appartenance au monde du corruptible³⁴. L'accent est mis sur la corruption naturelle de toute cité et sur l'incapacité de ceux qui doivent la conserver à en maintenir l'ordre divin³⁵. La *nature* politique est jetée dans un mouvement de dégradation sans possibilité de retour, sans espoir de salut. La crise telle que les médecins la pensent apparaît alors clairement d'un optimisme démesuré une fois rapportée à la politique platonicienne. Le philosophe qui décrit les dégénérescences successives des régimes ne doit pas être dupe et ne peut pas imaginer que des crises viendront tempérer ou guérir une vie politique dont il sait pertinemment qu'elle court de toute façon et irrémédiablement à sa perte. En outre, et c'est sans doute un deuxième obstacle épistémique à l'adoption d'une métaphore de crise par Platon, la crise chez les médecins est nettement identifiée à un mouvement *spontané* de remise en ordre et en équilibre du corps. Or, une telle conception s'accommode mal de la vision platonicienne de la législation politique. Ce n'est pas spontanément que le corps politique peut se remettre en ordre quand il a cédé une première fois à la στάσις, à la discorde pathologique de ses parties constituantes et de ses groupes politiques. Si remise en ordre il doit y avoir, elle ne peut à la rigueur se concevoir que par une démarche éducative, législative et pénale assurée par un seul ou par un groupe de philosophes. La remédiation reste toutefois difficile voire impossible à mettre en place dans les cités

³³ [Hippocrate], *Aphorismes* I, 29, « Ce qui est en train de faire une crise, ou qui a fait une crise récemment, ne pas le mettre en mouvement, et ne pas lui faire subir des choses trop nouvelles, ni par des évacuants, ni par d'autres excitants, mais le laisser en l'état. » (trad. personnelle).

³⁴ Platon, *République*, VIII, 546 a 1-7 : « Il est difficile qu'une cité constituée comme la vôtre [la meilleure forme de gouvernement] se meuve. Mais puisque pour toute chose qui devient, il y a corruption (φθόρα), une telle formation (ξύστασις) ne durera pas toujours, mais se dissoudra. Voilà ce qu'est la dissolution (λύσις) : il y a non seulement pour les plantes en terre, mais aussi pour les animaux qui y vivent, fécondité et absence de fécondité de l'âme et des corps ... » (trad. personnelle).

³⁵ La mise en branle initiale de la décadence vient de l'échec de la planification arithmologique des naissances par les gardiens (Platon, *République*, VIII, 546 a-d)

désordonnées³⁶. Pas de remise en ordre possible du corps naturel politique donc une fois qu'il a cédé à la maladie de la στάσις (désunion et guerre civile), et encore moins une remise en ordre spontanée du corps civil par un mouvement naturel propre. À quoi on pourrait ajouter que la liaison forte du concept médical de crise à l'idée de mélange³⁷ ne plaide pas non plus pour son adoption dans le système conceptuel politique platonicien : ce n'est sans doute pas un surcroît de mélange qui améliorerait le sort collectif de la cité, mais au contraire une discrimination plus poussée de chacun de ses membres, selon les catégories auxquelles ils doivent appartenir³⁸. Les écrits politiques d'Aristote n'offriront pas plus d'usages de la notion de crise politique. La métaphore de crise n'appartient visiblement pas à la pensée politique des Grecs. On pourrait objecter que des penseurs moins défavorables à la démocratie pourraient y avoir recours. Toutefois, ce n'est pas le cas non plus à ma connaissance. Un sondage chez un orateur comme Eschine conduit au même constat d'absence. C'est probablement que l'orateur préfère enjoindre le peuple à prendre des décisions réfléchies et courageuses, sous son égide, plutôt que de lui tendre le miroir de maladies dont il pourrait se remettre *spontanément, seul*, comme par une crise.

La crise politique : une notion moderne

Les conditions ne sont donc pas réunies chez les penseurs politiques anciens observés pour qu'une métaphore de crise survienne et prospère. D'après la terminologie de Paul Ricœur³⁹, on pourrait dire que le « véhicule » métaphorique de la « crise » ne sera rendu possible que plus tard, grâce à une nouvelle « teneur » du monde politique moderne. À l'inverse la teneur politique des textes de philosophie politique ou d'histoire grecque ne pouvait visiblement donner naissance au véhicule métaphorique de la crise. Rousseau, qui n'est pas le premier des modernes à utiliser le terme de crise au sens métaphorique⁴⁰, en fait des

³⁶ Le mythe de la caverne rappelle le meurtre du philosophe, lui qui voudrait trop rapidement réformer à son retour parmi ses anciens compagnons de ténèbres : Platon, *République*, VII, 517 a.

³⁷ Idée très nettement exprimée dans le traité hippocratique *Ancienne médecine*, c. 19.

³⁸ Loin d'avoir recours à l'idée de crise, régénération spontanée par le mélange, Platon utilise en revanche largement les composés de τρίναι quand il définit les fondements de sa cité idéale, mais pour exprimer le nécessaire « tri » sélectif des gardiens, au fil de différentes épreuves et concours. Les composés de τρίναι qui désignent le tri éducatif apparaissent au livre VII notamment. Voir V. LONGHI, *Krisis*, sur le sujet.

³⁹ P. RICŒUR, *La métaphore vive*, Paris, 1975, p. 100-109. Il emprunte lui-même ces termes à I. A. RICHARDS, *The Philosophy of Rhetoric*, 1936.

⁴⁰ Pour une enquête sémantique sur la métaphore de crise depuis le xvii^e siècle, voir

usages politiques parmi les plus significatifs. Ils seront éclairants pour observer rapidement quelques-unes des conditions du succès ultérieur de la métaphore. Rousseau tout d'abord connaît bien la notion de crise qui est celle des médecins de son temps⁴¹. Quand il en fait usage dans le *Contrat social* c'est donc bien une notion dont il connaît le sens *positif* en médecine qu'il transpose en politique. La crise est conçue comme la possibilité d'une « vigueur » nouvelle chez le peuple : ce dernier renaît « de sa cendre », comme dans une crise pathologique⁴². La crise est associée par Rousseau à la guerre civile et à la révolution dont la vertu apparaît par là-même. Ce point de vue optimiste est toutefois largement tempéré : ce n'est qu'exceptionnellement que l'agitation, chez les peuples, se mue en crise, c'est-à-dire en changement salvateur. Malgré cette prudence rousseauiste, le coin est enfoncé, et l'écart définitivement creusé avec des conceptions anciennes de type platonicien : l'agitation populaire, la guerre civile ou la révolte ne sont pas

R. KOSELLECK, « Krise », in O. BRUNNER, W. KONZE et R. KOSELLECK (dir.), *Geschichtliche Grundbegriffe: Historisches Lexicon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, Stuttgart, 1972-1997, vol. 3, p. 617-650.

⁴¹ Rousseau s'intéresse à la médecine du courant néo-hippocratique qui ne force pas les penchants naturels du corps et de l'âme : la maladie de Julie, soignée par le médecin Du Bosson, laisse voir, dans *La Nouvelle Héloïse*, le primat de l'observation des crises, de la sémiotique et de l'hygiène, et la méfiance envers les remèdes trop puissants dispensés par les iatrophysiciens. Cf. J.-J. ROUSSEAU, *La Nouvelle Héloïse*, VI, 11. Voir le commentaire de ce texte par R. LE MENTHÉOUR, *La Manufacture de maladies, La dissidence hygiénique de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, 2011, p. 40 sq.

⁴² Cf. J.-J. ROUSSEAU, *Du contrat social*, II, 8 : « Ce n'est pas que, comme quelques maladies bouleversent la tête des hommes et leur ôtent le souvenir du passé, il ne se trouve quelquefois dans la durée des Etats des époques violentes où les révolutions font sur les peuples ce que certaines crises font sur les individus, où l'horreur du passé tient lieu d'oubli, et où l'Etat, embrasé par les guerres civiles, renaît pour ainsi dire de sa cendre et reprend la vigueur de la jeunesse en sortant des bras de la mort. Telle fut Sparte au temps de Lycurgue, telle fut Rome après Tarquin ; et telles ont été parmi nous la Hollande et la Suisse après l'expulsion des Tyrans. Mais ces événements sont rares ; ce sont des exceptions dont la raison se trouve toujours dans la constitution particulière de l'Etat excepté. Elles ne sauraient même avoir lieu deux fois pour le même peuple, car il peut se rendre libre tant qu'il n'est que barbare, mais il ne le peut plus quand le ressort civil est usé. Alors les troubles peuvent le détruire sans que les révolutions puissent le rétablir, et sitôt que les fers sont brisés, il tombe épars et n'existe plus : il lui faut désormais un maître et non pas un libérateur. Peuples libres, souvenez-vous de cette maxime : 'On peut acquérir la liberté ; mais on ne la recouvre jamais.' ». Notons qu'il n'est pas question de crise dans le récit que fait Plutarque de l'action de Lycurgue : la notion est bien ajoutée ici par Rousseau, malgré les références antiques qui émaillent son propos.

nécessairement la disparition d'une cité, mais peuvent assurer bien au contraire sa renaissance. Les éducateurs et les législateurs doivent tenir compte de cet état de maturation du peuple, de cet état critique, pour agir, réformer, fonder⁴³. Si l'avenir s'écrit en codétermination entre le peuple et ses dirigeants, et que l'émotion populaire peut se faire révolution et crise, c'est-à-dire renouveau salvateur, il s'ensuit aussi que les hiérarchies sociales ne sauraient être immuables : c'est une grande incertitude sociale que cette possibilité permanente de crise qui émane du peuple. L'éducateur qui prépare l'enfant à l'avenir doit en tenir compte⁴⁴. Rousseau reflète, dans cette conception de la crise que j'esquisse à gros traits, le renouveau de théories politiques modernes qui voient dans le peuple un nouvel acteur nécessaire de toute réforme⁴⁵. Sur la question de ce peuple acteur, Montesquieu,

⁴³ J.-J. ROUSSEAU, *Du contrat social*, II 8 : « Il est pour les Nations comme pour les hommes un temps de maturité qu'il faut attendre avant de les soumettre à des lois ; mais la maturité d'un peuple n'est pas toujours facile à connaître et si on la prévient, l'ouvrage est manqué ». Cf. aussi II, 10 : « À ces conditions pour instituer un peuple, il en faut ajouter une qui ne peut suppléer à nulle autre, mais sans laquelle elles sont toutes inutiles ; c'est qu'on jouisse de l'abondance et de la paix ; car le temps où s'ordonne un Etat est, comme celui où se forme un bataillon, l'instant où le corps est le moins capable de résistance et le plus facile à détruire. On résisterait mieux dans un désordre absolu que dans un moment de fermentation, où chacun s'occupe de son rang et non du péril. Qu'une guerre une famine une sédition survienne en ce temps de crise, l'Etat est infailliblement renversé. »

⁴⁴ Cf. J.-J. ROUSSEAU, *Émile*, éd. Classiques Garnier d'après l'édition de 1762, p. 224 : « Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfants. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet : les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempt ? Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ? [note de Rousseau : Je tiens pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient encore longtemps à durer : toutes ont brillé, et tout état qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulières que cette maxime ; mais il n'est pas à propos de les dire, et chacun ne les voit que trop.] Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire : il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, et la nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands seigneurs. Que fera donc dans la bassesse ce satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne sait vivre que d'or ? »

⁴⁵ Voir G. BENREKASSA, *Le langage des Lumières. Concepts et savoir de la langue*, Paris, 1995, p. 23-46 : « Lexique médical, vocabulaire dramatique, métaphore politique : la notion de crise au XVIII^e siècle en France ».

qui connaît aussi la notion de crise, donne à lire des réflexions comparables⁴⁶. La crise permet alors d'évoquer non seulement la vitalité houleuse de la Nation en train de remettre en cause des formes de gouvernement devenues inadéquates, mais aussi d'insister sur les aléas de la relation d'un peuple devenu sujet et cause de sa propre histoire et d'un législateur qui reste un acteur indispensable de la moralité du tout politique, mais qui ne saurait plus agir seul. La crise est le concept que les penseurs politiques modernes empruntent à la médecine pour penser les moments clefs de cette codétermination risquée mais possiblement utile entre le législateur et un peuple désormais conçu comme un acteur encore tâtonnant de sa propre histoire.

Vivien Longhi

Maître de conférences en grec,
université de Lille / Laboratoire
Histoire, archéologie et littérature des
mondes anciens (Halma, UMR 8164)
vivien.longhi@univ-lille3.fr

⁴⁶ Le peuple est chez lui une entité historique, animée par un « principe », principe lui-même formé de déterminations secondaires, les « mœurs » (sur lesquelles le climat, la topographie ont une grande importance). Ce principe agit en codétermination avec la nature de la loi, dans un rapport dialectique. Pour une conceptualisation de la « dialectique historique » du rapport entre la Loi et le principe actif dans le Peuple dans *l'Esprit des Lois*, voir le commentaire introductif de L. ALTHUSSER, *Montesquieu, la politique et l'histoire*, Paris, 1959.